

GRAND ENTRETIEN. La psychanalyste Julia Kristeva constate que le mécanisme de la croyance est aujourd'hui bafoué par un matérialisme

« Il faut favoriser l'expérience int

QUESTIONS A

Julia Kristeva
psychanalyste et philologue

Placez-vous la question de la croyance au premier rang des nécessités de notre époque ?

Oui. Je pense que la croyance, indispensable aux êtres parlants que nous sommes, est aujourd'hui sous-estimée, voire déniée. Chacun peut constater que nous vivons sous l'emprise de l'hyperconnexion, du marketing et de la performance.

Alors, quand l'intégrisme surgit, nous sommes surpris. Mais notre étonnement reflète le refoulement auquel la modernité a procédé. Ce déni nous rattrape sous la forme de symptômes mortifères.

Comment expliquez-vous ce refoulement ?

La Renaissance, la Réforme et les Lumières du XVIII^e siècle ont marqué une rupture avec la tradition religieuse en Europe. Sans absoudre les abus des croyances qui ont généré les pogroms, les croisades, les guerres de Religion, j'estime dangereux d'éradiquer l'ensemble de la mémoire religieuse.

Se contenter d'une vision de l'humanité qui ne serait que l'histoire d'une perpétuelle adaptation aux techniques et à leurs conséquences sur nos comportements et mentalités ne peut pas être la solution. Et un regard en arrière sur l'Histoire permet ce constat : croire, quel que soit l'objet de la croyance, est un besoin universel.

Pensez-vous qu'un tel besoin s'étende au domaine des sciences économiques ?

La dimension du croire joue aussi dans l'économie, dans la mesure où l'on prend de plus en plus conscience du rôle qu'y tiennent les facteurs psychologiques, parfois même les pulsions irrationnelles – en particulier sur les marchés boursiers, les Panama Papers, etc.

Votre démarche consiste-t-elle à répondre à la civilisation de la technique ?

Oui mais, plus profondément, dans la mesure où la philosophie a pris une dimension qui n'est pas religieuse, je souhaite que l'humanisme ne rejette pas la notion de transcendance, et prenne en compte la dimension spirituelle, fût-elle laïque, de notre humanité. Les Lumières furent d'abord un projet d'émancipation, mais elles ont su concilier les héritages



« Les religions disposent d'un avantage considérable sur le champ des techniques »

grec, juif et chrétien avec un idéal de liberté universel. Les tragédies du stalinisme et du nazisme, puis la dureté d'une société technique, froide, et ses dangers (transhumanisme) ne doivent pas nous faire renoncer à l'esprit des Lumières. Le rire de Voltaire est une continuation de l'esprit de Dante. Demeure la félicité de la pensée, c'est-à-dire la capacité de pou-

voir mettre un grand point d'interrogation là où s'expriment les plus farouches certitudes. Pour cette raison, il me paraît indispensable de faire connaître les religions aux enfants, à l'école.

Le besoin de croire se construit, dites-vous, dès les premiers jours de la vie ?
En effet, deux expériences psychiques

confrontent le clinicien à cette composante anthropologique universelle que j'appelle le besoin de croire préreligieux. La première renvoie à ce que Freud, répondant à la sollicitation de Romain Rolland, décrit non sans réticences, comme le « sentiment océanique » avec le contenant maternel (*Malaise dans la civilisation*, 1929). La seconde concerne

Une psychanalyste attentive au champ social

Julia Kristeva compte parmi les intellectuelles françaises les plus reconnues dans le monde. Elle a vu le jour en Bulgarie. C'est en 1966 qu'elle est venue étudier en France et s'est installée définitivement dans notre pays. Elle a fait partie de *Tel Quel*, une revue fondée par son mari, l'écrivain Philippe Sollers, qui encourageait l'ouverture de la littérature à la philosophie, la sociologie, l'épistémologie. Elle fut alors très proche de Roland Barthes et du mouvement structuraliste, un mouvement s'attachant à comprendre les textes par leur construction, par ce que révèle implicitement le langage qui les porte. Ayant soutenu sa thèse en linguistique, Julia Kristeva a mené l'essentiel de sa carrière à l'université Paris-Diderot.

Durant les années 80, elle s'est particulièrement impliquée dans la compréhension des pathologies contemporaines, en publiant notamment *Les Nouvelles maladies de l'âme*. Dénonçant la culture de la compétition qui domine le champ social, exigence qui nourrit le sentiment de précarité chez nos concitoyens, Julia Kristeva déplore que les êtres ne prennent plus le temps de lire en eux-mêmes. Dans le même temps, la psychanalyste a publié une trilogie intitulée *Le Génie féminin* lui permettant d'explorer, par le truchement de trois personnalités – Hannah Arendt, Mélanie Klein et Colette – ce qui constitue la spécificité du psychisme des femmes, au-delà des constructions culturelles dans lesquelles elles ont été enfermées. F. C.

À LIRE

► **Cet Incroyable besoin de croire**

Julia Kristeva
Bayard, 223 p., 19,90 €

► **Je me voyage**

Julia Kristeva
Entretiens avec
Samuel Dock
Fayard, 316 p., 20 €

qui n'offre aucune perspective et nourrit les extrémismes.

Érieure des jeunes »

l'« investissement » : *Besetzung* en allemand, *cathexis* en anglais, *kred* en sanscrit, *amuna* en hébreu, *credo* en latin, qui opère dans l'« identification primaire » avec le « père de la préhistoire individuelle » : amorce de l'Idéal du Moi, ce « père aimant », antérieur au père œdipien qui sépare et qui juge, aurait les « qualités des deux parents » (*Le Moi et le Ça*, 1923).

« Je plaide pour que l'Éducation nationale s'emploie à mieux accompagner la personne dans l'enfant et l'adolescent »

La croyance dont il s'agit n'est pas une supposition mais, au sens fort, une certitude inébranlable. Le sujet éprouve cette croyance comme une vérité ultime et une manière de se dépasser dans la « transcendance » de ce premier tiers qu'est le père.

Le besoin de croire, une fois satisfait et offrant les conditions optimales pour le développement du langage, apparaît comme le fondement, sur lequel pourra se développer une autre capacité, corrosive et libératrice : le désir de savoir, la capacité d'interroger, de se révolter, de critiquer, de se construire une pensée. L'enfant, s'il n'a pas vécu ces échanges rudimentaires qui garantissent la vie, ne peut accéder au langage.

La place du père dans un tel dispositif est donc fondamentale ?

Oui, Freud, au cours des années 1920, invente, en quelque sorte, un père de la préhistoire individuelle, qui sourit à son enfant, qui lui parle autant qu'il l'encourage.

Ce père aimant dispose des qualités des deux parents : il est contenant par sa tendresse, mais il introduit un tiers, un espace qui n'est pas sensoriel par la distance qu'il établit entre la mère et l'enfant. Il porte la dimension de la foi en tant que reconnaissance.

C'est là que se construit le père évoqué dans la Psaume 116 « *J'ai cru et j'ai parlé* ». C'est la confiance dans la Parole de Yahvé qui fait parler le psalmiste, même si les langages humains peuvent conduire à des absurdités ou des excès.

Vivons-nous dans une société maternelle ou, comme on dit de nos jours, « maternante » ?

Ceux qui critiquent l'État-providence prétendent que l'État veut se substituer à nous pour assurer non seulement

notre sécurité, mais aussi limiter notre capacité d'initiatives, qu'il veut incarner une autorité morale comme peut le faire une mère abusive, une mère opératoire qui satisfait à tous les troubles du comportement mais qui ne satisfait pas le besoin de créativité de son enfant. Dans mon livre, je parle aussi de la complexité de la relation précoce mère-enfant, que j'appelle une « reliance ».

Le besoin de croire imprègne le pré-langage et se prolonge dans la capacité de jouer avec les mots, de transmettre la langue maternelle non pas comme une contrainte ou une adaptation, mais comme une créativité, espace de liberté singulière.

Pourtant, la reliance n'a rien d'idyllique et comprend aussi l'« abjection », extrême tension de part et d'autre, qui fait partie de la construction de l'identité. Quand le père défaille, manque, quand le besoin de croire et le désir de savoir ne sont pas satisfaits, la mère déprime ou devient maltraitante, tandis que l'enfant ne peut plus supporter le poids de son emprise et la vomit.

Croire et avoir la foi marchent-ils toujours ensemble ?

Encore une fois, tous les êtres humains, croyants ou athées, sont construits sur le besoin de croire qui est essentiel : pouvoir investir l'autre. Ce besoin-là ne nous est pas tombé d'une instance transcendante. Il est le fruit de notre histoire, de notre condition d'êtres inachevés, dépendants.

Les religions diffèrent, mais elles disposent d'un avantage considérable sur le champ des techniques. Bien que je n'aie pas la foi, je tiens compte de la dimension anthropologique universelle, notamment dans mon travail de psychanalyste.

Je reçois des patients, je les écoute, je les aide à construire de nouveaux liens, à recommencer leur vie. À la Maison de Solenn (hôpital Cochin), auprès du personnel soignant qui accueille des adolescents radicalisés, j'aborde le besoin de croire des adolescents radicalisés sans préjugé idéologique et je les aide à décrocher de leur besoin mortifère.

Comment aider ces jeunes ?

Je plaide pour que la société, l'Éducation nationale s'emploient à mieux accompagner la personne dans l'enfant et l'adolescent, à ouvrir sa capacité de penser non seulement le « comment » mais aussi le « pourquoi », à sonder le « for intérieur » par-delà la toxicité de la « Toile ». Nous

faut proposer des références afin que les jeunes accèdent à une pensée de soi.

Nous devons les protéger de la sensation de vide qui se répand dans notre société, sentiment de dérégulation dont certains profitent pour diffuser ce que j'appelle une « maladie d'idéalité », ce désir d'absolu qui, face à la réalité et ses contraintes, peut conduire certains ados à l'anorexie, à la délinquance, à la toxicomanie, au suicide, et aux tueries dans le pire des cas.

Pour la prévenir, il nous faut réparer deux cents ans de paresse intellectuelle et renforcer le corps enseignant, afin qu'il soit capable de favoriser l'expérience intérieure des jeunes, leur créativité, leur autonomie.

La foi et l'esprit des Lumières ne sont donc pas antinomiques ?

L'enfant des Lumières que je suis considère qu'il ne faut pas dénier cette expérience du religieux, avec laquelle les Lumières ont rompu, mais l'ouvrir au contraire à une infinie interprétation : le décisme, l'humanisme, la phénoménologie, la découverte freudienne de l'inconscient.

Une longue histoire s'en est suivie – et je suis de ceux qui pensent que la transcendance est immanente. Thérèse d'Avila n'avait-elle pas vécu cette immanence de la transcendance, en écrivant qu'elle retrouve Jésus dans la Septième demeure, pour en jouir au plus profond de son « château intérieur » ?

Le cardinal Lustiger avançait que le judaïsme a créé le sujet dans l'homme : à l'écoute de la Loi donné par un Dieu innommable, Moïse entend et construit une parole en acte qui mobilise dans l'exil et dans l'effort un peuple de singularités ardentes, contradictions et conflits, dont récit ouvre le temps de l'Alliance dans l'histoire.

Sur cette base, les chrétiens devaient créer l'espace intérieur de la concentration, de la prière, de la conscience des péchés et des félicités, et déployer les richesses de la théologie – de Jean Chrysostome et Augustin à Descartes et à Hegel. Avec Freud, j'ausculte la capacité de faire sens comme une expérience psychosomatique qui s'articule autour de l'émergence du langage.

Dans le transfert-contretransfert psychanalytique entre analyste et analysant, un nouvel investissement de la parole se produit, qui permet de traverser les traumas, les angoisses, les désirs de vie et de mort et de créer de nouveaux liens, de nouvelles capacités de croire et de savoir, de nouveaux recommencements. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIK CASADESUS